



N° BLE/06 - 15 octobre 1956

CHRETIENS EN FACE DE L'ISLAM

André d'ALVERNY

Extrait de la revue "Etudes", numéro de mai 1956

Pour nous mettre dans un climat de vérité, nous dirons d'abord ce que le musulman pense en général du chrétien : à mieux comprendre ses réactions devant nous, nous pourrions peut-être mieux résister aux tentations de conservatisme exagéré ou d'abdication spirituelle, qui nous guettent tous. Ensuite, nous établirions notre position par rapport à la religion musulmane, puis notre attitude vis-à-vis de ses adeptes.

I

Dans les contacts que nous pouvons avoir avec les musulmans, ce qui frappe au premier abord est leur fierté. Grands seigneurs, bourgeois tranquilles, mendiants loqueteux, tous sont conscients de la grandeur de leur foi.

Ils sont intimement persuadés que leur religion est la vraie religion, celle de la nature humaine. Les autres religions sont ou fausses ou inférieures. L'athéisme est une folie ; le polythéisme est une injure à Dieu. Le Judaïsme et le Christianisme sont les religions respectables de deux groupes d'hommes ayant accepté le message de prophètes envoyés par Dieu, mais ce sont des religions dépassées, achevées en Islam.

Les musulmans ont envers le Christianisme une attitude faite de sympathie respectueuse et de pitié parfois méprisante.

L'Islam connaît Jésus ; il admire son humaine figure, il croit en sa mission prophétique et en sa conception miraculeuse, signe de la toute-puissance divine. Bien des musulmans voient en lui, le modèle de la sainteté dans ce qu'elle a de plus doux, de plus tendre, de plus humble. Ils reconnaissent qu'il y a parmi les chrétiens des prêtres, des religieux qui ne s'enorgueillissent pas. Ils estiment chez les meilleurs des chrétiens les vertus proprement religieuses et se sentent proches d'eux.

Pourtant leur foi leur interdit une trop grande sympathie. Les chrétiens ont falsifié le message divin. Les mystères qu'ils proposent fleurent le polythéisme ou dépassent trop la raison. Leur morale est tout aussi déraisonnable et impraticable. Dieu, dans sa bonté, ne peut exiger un tel idéal. La preuve en est dans les divisions de ces mêmes chrétiens et dans le grand nombre de ceux qui n'obéissent pas à la morale de l'Evangile. Parmi eux, les meilleurs sont peut-être des musulmans qui s'ignorent. Leur erreur est une cause de tristesse, mais elle rentre dans les desseins mystérieux de Dieu qui, s'il l'avait voulu, aurait pu grouper tous les hommes en une seule communauté religieuse.

Cette fierté est renforcée par ce qu'ils savent de leur histoire. Le succès de leur prophète, la conquête arabe ont quelque chose d'épique et de miraculeux. La soudaineté et la rapidité de la propagation de leur foi ont valeur apologétique. La permanence du monde musulman malgré de très graves crises intérieures, comme celles des schismes, des tendances rationalistes du IX^e siècle, du long sommeil sous l'hégémonie turque, malgré les attaques extérieures : Mongols, Turcs, Croisés, Colonisateurs européens ; bien plus, l'extension continue de son domaine parmi des peuples non arabes : noirs d'Afrique, Berbères, Turcs, Hindous, tout cela exalte la conscience religieuse du disciple de Mahomet.

En même temps, ils ont établi pour des siècles sur une partie du globe une civilisation humaine imposante : transmetteurs de la pensée grecque au moyen-âge, traducteurs des œuvres hindoues ou persanes ; poètes et prosateurs raffinés, écrivant dans une langue merveilleusement solide, souple, riche et harmonieuse ; artistes dont les chefs-d'œuvre décoratifs nous émerveillent encore. De tout ceci ils sentent la valeur ; et devant ce qu'ils connaissent de la civilisation occidentale, ils restent réservés. Elle ne les éblouit pas, même lorsqu'ils peuvent en goûter les charmes non frelatés. A plus forte raison, ignorent-ils l'histoire chrétienne proprement dite, au moins autant que nous ignorons leur histoire intérieure.

Un dernier élément de cette fierté est la conscience très vive qu'ils ont de défendre, presque seuls les droits absolus de Dieu en face d'un monde penchant invinciblement vers le matérialisme. Tous les progrès matériels, tout l'or du monde, toutes les forces mécaniques, politiques, financières ne sont pour eux que néant en face de la simple reconnaissance du Dieu Unique. Ils sont le peuple de Dieu, unis entre eux comme Dieu est un. Ils vivent surtout de cette pensée lors du pèlerinage à La Mecque, lien d'une fraternité musulmane qui s'étend de Java au Maroc.

Ce qu'ils voient des mœurs soi-disant chrétiennes n'est pas pour adoucir cette fierté ou affaiblir cette suffisance. Il ne leur apparaît pas que les Chrétiens soient meilleurs qu'eux.

A côté de cette fierté, fruit de leur doctrine, de leur histoire et de leur expérience religieuse, un autre élément caractérise leur expérience religieuse, un autre élément caractérise leur attitude : le totalitarisme. Si la vérité, toute la vérité, est dans la conception du monde révélée par Dieu à Mahomet, seuls ceux qui acceptent cette vérité peuvent être des citoyens complets d'une société dont les lois sont celles de Dieu. Seuls ils seront juges et chefs ; leur loi abroge toutes les autres. "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César" est une sentence incompréhensible pour un musulman, puisque César n'a pas de domaine propre.

Les autres croyants ne doivent pas être convertis de force. Dans un Etat musulman, les "gens de l'écriture", chrétiens et juifs, doivent être protégés "dhimmi". Ils gardent le bénéfice de leurs lois religieuses propres en matière de statut personnel ; mais ils ne peuvent pas répandre leurs idées, nuisibles à l'ordre social. Il ne faut pas qu'ils aient accès aux leviers de commande. Si la liberté de conscience est accordée aux individus et même aux groupes, le droit d'influencer la société est refusé à toute autre pensée que la pensée musulmane. Les Chrétiens ne sont que des "hôtes", même dans leur propre patrie, et souvent des hôtes humiliés¹. Ils se sentent étouffés. Privés de leur liberté fondamentale, ils se plaignent, alors que les musulmans, de très bonne foi, ne peuvent comprendre leurs plaintes. Incompréhension tragique qui coupe le dialogue entre les deux groupes, surtout dans les pays d'Orient où les communautés chrétiennes et les communautés musulmanes sont de même langue et de même race.

Certes, la piété, le sens aigu des lois de l'hospitalité, la noblesse d'âme, un certain libéralisme, l'amour d'une patrie commune peuvent adoucir ce totalitarisme ou le faire évoluer dans un sens acceptable pour l'Islam lui-même². Il n'en reste pas moins vrai que la tendance à la "désacralisation" poussée à bout par Atatürk, ne s'est que peu répandue. Chaque pays musulman a ses lois propres, mais jamais leurs notions de liberté et de libéralisme ne recouvrent exactement les nôtres.

Remarquons simplement que cette conception n'est pas propre à l'islam. Il en était ainsi dans la société antique. Il en a été de même dans la société du moyen-âge en fait, bien que ce ne fût pas du

¹ Louis GARDET, La Cité musulmane. Paris 1954, p. 58. L'interprétation de l'auteur est elle-même discutable. Le Dhimmiy est plus comparable à un "colonisé", sujet et non citoyen, qu'à un "hôte". On peut penser à la situation de ces métèques d'Athènes ou des perièques de Sparte.

² Si la notion d'évolution juridique ou dogmatique par approfondissement des sources (Ijtihad) retrouve place dans l'Islam moderne.

droit de l'Eglise ; elle a isolé les juifs et brûlé les hérétiques. Une règle analogue gouverne actuellement la société marxiste ; le parti seul mène, les opposants doivent être réduits au silence ou convertis. Toute société "dirigée" tend à exalter son conformisme, assimilé au bien suprême de ses membres.

Si des musulmans se trouvent soumis à des chrétiens ou à des infidèles ils ne peuvent être satisfaits. Se voir concéder une liberté religieuse même supérieure à celle qu'ils accorderaient aux autres s'ils étaient les maîtres leur semble ridiculement insuffisant, puisque c'est la vie tout entière, soumise au pouvoir légitime, qui doit être informée par l'Islam. C'est comme s'ils étaient étrangers dans leur propre patrie. Etre commandés par des hommes qui ne sont pas dans la vérité leur semble une injustice. Tout mouvement de libération nationale prendra un caractère religieux, et, chez les foules passionnées et incultes, ce sera un fanatisme sauvage qui provoque l'horreur

Ce mouvement de libération apparaît comme une revanche des droits de Dieu et de l'homme, une manifestation de la bonté de Dieu et de sa force en faveur de son peuple choisi. Qu'un chrétien - à plus forte raison un juif - exploite des terres ayant appartenu à des musulmans et laissées incultes, qu'un musulman soit soumis à un non-musulman, même sans faute de sa part, cela sera ressenti comme une blessure... La blessure s'avivera si l'injustice apparaît flagrante, si la lutte pour la conquête ou la conservation d'intérêts matériels semble le ressort de la politique des puissances dites chrétiennes et caractérise leurs relations avec les peuples musulmans. Quiconque connaît un peu les dessous de la politique des grands pays et les moyens employés par leurs agents comprend que la défiance ait pu évoluer vers l'aigreur et même vers la haine. Sentiments qu'attiseront les dirigeants de certains pays musulmans pour atteindre les buts de leur politique personnelle.

Les plus évolués pourront bien distinguer entre les chrétiens et les "politiques", la masse ne le fera pas. Les plus nobles des musulmans trouveront chez les plus religieux des chrétiens une amitié véritable et une compréhension profonde ; cela n'empêchera pas chrétiens et musulmans en général de s'affronter chacun réclamant ce qu'il croit être son droit sans donner aux mots le même sens. "Estrangement" qui rend le dialogue presque impossible et la charité bien difficile. Pourtant le devoir de la charité demeure pour tous et pour le chrétien en particulier. Il consistera à traiter la doctrine et les personnes selon ce que Dieu veut.

II

La charité dans le domaine doctrinal exige de maintenir les droits de la vérité avec délicatesse et humilité, mais avec intransigeance là où il le faut, car la vérité seule sauve et la condescendance doctrinale n'est qu'un faux amour.

Il ne peut faire de doute, pour nous chrétiens, qu'il n'y a qu'une seule religion divine comme il n'y a qu'un seul Dieu et une seule vérité : c'est la religion préparée par le judaïsme, révélée par le Christ, transmise par l'Eglise catholique. Il nous est impossible d'admettre que les autres religions soient des participations diverses à une même religion divine. Nous pourrions accepter que ce soient des religions "naturelles", fruits de l'homme, objectivation de sa tendance innée à reconnaître une puissance supérieure, l'homme étant par nature encore plus un animal religieux qu'un animal raisonnable ou rieur.

L'Islam pour nous, peut apparaître comme un "essai de religion naturelle"³. Nous ne saurions l'accepter comme une religion divine.

Cela ne signifie pas qu'il soit un simple système philosophique, social ou moral, érigé en religion à l'exemple du Bouddhisme populaire, ou en tenant lieu comme le marxisme de ses partisans fanatiques. Il ne se présente pas comme une découverte humaine mais comme une révélation : la transmission à l'homme d'un message divin. Il se prétend recherche de Dieu et de son royaume. Il est donc loin de nos rationalismes, même s'il se dit "raisonnable". Il est une religion au moins au même titre que la religion grecque ou hindoue, et prétend satisfaire ainsi aux besoins proprement religieux de l'homme.

Il est pourtant plus que cela par son monothéisme, car il est, dès sa naissance, lié au judaïsme et au christianisme. La nature de ce lien est difficile à préciser. Le fait certain est que l'Islam est la

³ Charles JOURNET, l'Eglise du Verbe Incarné. II. p. 811

religion vécue puis présentée aux arabes par Mahomet ; c'est, en ce sens, le Mahométanisme. "Allah est le seul Dieu et Mahomet est son prophète. "Or Mahomet a voulu à la fois se lier au Judaïsme et au Christianisme et s'en distinguer. Pour lui, le Dieu qu'il adorait : Allah, ar-Rahmân, était le même Dieu qu'adoraient Chrétiens et Juifs : le Dieu d'Abraham, de Jacob, de Jésus. Il croyait que sa doctrine confirmait et corrigeait les deux doctrines antérieures.

Reste qu'il est difficile de considérer l'Islam comme une secte juive ou comme une hérésie chrétienne, ce que l'on a fait partout. Si l'Islam s'est constitué en s'opposant au christianisme Il ne l'a jamais professé, il n'est pas une hérésie parce qu'il n'a jamais déserté. Il me semble même que si Mahomet a rencontré quelques chrétiens - et de quelle qualité ? - il n'a jamais à proprement parler, connu le christianisme. Il a combattu l'idée qu'il s'en faisait surtout d'après de simples "on dit" colportés par des chrétiens peu instruits ou des juifs de formation talmudique. Mais il faut reconnaître que son monothéisme rigide rejoignait les doctrines juives et chrétiennes et qu'un certain nombre de vérités propres à ces deux religions ont pu, par osmose, pénétrer dans ce qu'il présentait comme révélé : vie future, création, anges... De même un certain nombre "d'histoires saintes" assez déformées ont pu enrichir sa prédication.⁴

Ceci est à notre avis insuffisant pour mettre sa religion sur le même plan que celle d'Abraham (malgré son désir de s'y rattacher), à plus forte raison pour la comparer au judaïsme ou au christianisme. Il est impossible de faire de lui un prophète attardé à placer à côté d'Osée ou de Jean Baptiste. Le texte qui nous a transmis sa découverte religieuse, tout vibrant et sincère qu'il puisse être, tout imprégné qu'il soit de thèmes bibliques ne charrie pas des "éléments de révélations authentiques", comme un fleuve aurifère charrierait des pépites d'or.

C'est que la révélation n'est pas un faisceau d'histoires dans lequel on peut faire un choix. Elle est une histoire une continuité. Sa place en dehors de cette continuité pour isoler tel ou tel élément, ce n'est plus saisir du révélé mais une simple vérité.

La révélation n'est pas non plus la découverte de vérités incluses dans l'âme humaine "naturellement chrétienne" ; elle n'est pas la prise de conscience intuitive ou discursive de vérités religieuses - par ailleurs - chrétiennes. Elle est l'annonce, la manifestation de la parole de Dieu, le fils de Dieu annoncé et préparé dans la vie religieuse du peuple juif, expliqué, approfondi dans la vie religieuse de l'Eglise catholique, suivant les mouvements de l'Esprit.

Un Luther, malgré sa "protestation" a été lié au Christ et au vrai Dieu par l'Eglise. Sa séparation de l'Eglise visible ne le prive pas d'un attachement partiel au dépôt révélé en tant que tel et ses disciples y puisent dans leur volonté de rester attachés au Christ.

Pour Mahomet, rien de semblable : aucun attachement au Christ, aucune adhésion à l'Eglise. Un effort humain, qu'on peut trouver admirable, vers le monothéisme dans un climat sémitique, mais rien de plus. La religion de Mahomet pourrait être rapprochée de celle de Job mais vécue à une époque toute autre ayant perdu sa grandeur dramatique, et durcie par un certain nombre de négations qui l'éloignent encore du Christianisme.

Pour défendre sa conception de la grandeur de Dieu Mahomet a explicitement refusé la possibilité de l'Incarnation et, par là, de la vie trinitaire, même si la trinité de personnes qu'il refuse (Dieu, Jésus, Marie) n'est pas la nôtre. De la Rédemption, il ne reste que l'image pâle du sacrifice annuel. Ici éclate ce qui nous distingue radicalement de l'Islam.

L'unité de Dieu, revendiquée par l'Islam, reste une unité de conception humaine. Le refus d'une trinité possible en Dieu est une limite posée à son mystère par la raison. Nous formons, nous chrétiens, notre idée de Dieu en acceptant tout ce qu'il nous a dit de lui-même par Abraham les prophètes et surtout Jésus. Mahomet lui, semble s'être fait une idée de Dieu⁵ - pour lui révélation directe - et la retrouver dans le Dieu d'Abraham dont il admet l'existence et qui donc, pour lui, ne peut être que le Dieu unique tel qu'il le connaît. Mais sa confession de l'unité divine est plus une proclamation de l'idée qu'il se fait de Dieu, que l'acceptation de ce que Dieu dit de lui-même.

⁴ Ce point qui fut très discuté me paraît pourtant à peu près certain et M. Blachère semble être de cet avis. Cf. R. BLACIERE. Le Problème de Mahomet. Paris, 1952, pp. 36 -37 : "facteur affectif plus que dogmatique". Id. p. 59

⁵ Cette idée lui sert de critère dans le choix qu'il effectue dans la révélation historique et lui fait rejeter comme falsifié toute une partie de cette révélation.

D'oit si l'acte de l'adorateur sincère atteint sans aucun doute l'unique Dieu il n'en reste pas moins vrai que le Dieu de l'islam n'est pas le Dieu de la révélation chrétienne: Père, Fils et Saint Esprit, un dans la trinité de ses personnes, qui ne lui serait qu'imparfaitement connu.

Jésus n'est qu'un prophète parmi d'autres. Il n'est pas le Fils de Dieu incarné, celui en oui le ciel et la terre s'unissent pour glorifier Dieu le Père celui par qui toute la création prend un sens et acquiert une valeur. Il n'est pas la révélation de l'amour du Père. L'Esprit Saint n'est plus qu'un ange, une créature, il ne peut gémir en l'homme, "le portant vers le Père".

Enfin de la Rédemption qu'attendait Israël, il ne reste plus rien, et avec elle s'efface le sens exact du péché, de l'humilité, du sacrifice, de la résurrection glorieuse, même si les mots demeurent.

Certes, notre dogme est un mystère, scandale pour les juifs, folie pour les gentils. Mais il est sur un autre plan que celui de toutes les autres religions. Les convertis, plus que d'autres, en sentent la richesse et la valeur. Vouloir le rabaisser le réduire n'est plus charité mais manque de confiance en Dieu qui appelle à Lui ceux qu'Il veut, quand Il veut.

Concluons. Nous pouvons dire que l'Islam a peut-être été pour Mahomet une grâce personnelle une attirance vers le monde de la révélation authentique, à travers la figure si grande d'Abraham. Il nous faut aussi affirmer qu'il est un refus, celui d'une soumission profonde au mystère du Christ et de la Croix, sans doute non explicite mais dans les faits. Dès lors il n'est plus pour nous qu'institution humaine.

Voici ce que nous sommes obligés de dire de la doctrine de l'Islam par rapport à la notre, avouant par ailleurs notre indignité à confesser cette supériorité d'une religion à laquelle Dieu nous a appelés dans sa bonté infinie, espérant même que nos amis musulmans ne se blesseront pas de notre sincérité.

III

Car notre attitude à leur égard sera très différente de celle que nous sommes obligés d'avoir pour leur position religieuse. S'il nous est demandé de repousser l'erreur où qu'elle se trouve, nous devons aimer tous les hommes sans exception, tels qu'ils sont, pour eux-mêmes, de l'amour même dont Dieu nous a aimés. Ce commandement ne souffre aucune exception.

La charité nous oblige d'abord à avoir du bon sens.

Nous n'avons pas le droit de généraliser nos jugements. Nous protestons lorsque des étrangers jugent la femme française d'après certains romans ou certains films. La présence en terre d'Islam, de populations de civilisation tribale ou féodale ne nous donne pas le droit de considérer tous les musulmans comme en retard sur la route. du vrai progrès humain, celui de l'affinement des consciences, ni de mettre le retard de certains peuples sur le compte unique de leur religion. En Islam, comme partout ailleurs il y a des barbares et des gens polis aux manières délicates et aux sentiments raffinés. Il importe surtout de ne pas tenir pour manque de politesse ou de courtoisie des réactions ou des usages différents des nôtres, et dont nous ignorons le plus souvent le sens exact. Certaines moqueries, certaines injures, certaines brusqueries ne sont pas seulement des manques de charité ce sont aussi des manques de jugement.

Allons plus loin. Nous devons admettre, si nous avons un peu de culture, qu'il y a d'autres civilisations que celle de la Grèce et de Rome. Où sont les chrétiens vivant en terre d'Islam qui ont appris la langue arabe, qui ont trouvé un intérêt humain à une littérature qui a ses gloires, qui se sont intéressés à une histoire qui a ses héros ? Où sont les prêtres et les religieux-même qui ont pu apprécier les querelles juridiques et théologiques qui ont façonné la pensée de millions d'hommes tout proches de nous ? Vivre à côté de quelqu'un et ignorer candidement tout de ses coutumes, de ses préférences, de ses croyances, est-ce vraiment le traiter comme le prochain ?

La connaissance que nous avons maintenant du milieu dans lequel a vécu Mahomet nous permet d'éviter les erreurs de nos ancêtres. Nous pouvons rapprocher le mode d'expression du fondateur de l'Islam ses coutumes, sa politique, sa morale de ce que nous savons des héros bibliques, fils du même terroir sémitique et de la même civilisation tribale. Sans en faire un "maître spirituel", le

jugement que nous pourrions porter sur lui pourrait être aussi charitable, proportionnellement, que celui porté par Daniel-Rops sur Luther.

Il nous faudrait surtout accepter une certaine vue du monde dans laquelle Dieu a une si grande part qu'elle semble anéantir l'œuvre de l'homme : vision hors de l'histoire, fixée à la création ou à la parousie. Cela nous est difficile, d'abord parce que l'histoire a pris, pour nous, dans le Christ, une valeur sacrée mais aussi parce que beaucoup d'entre nous sont plus enfants de ce monde que du monde à venir. Ils sont pour la logique grecque, la dialectique cartésienne les techniques scientifiques modernes. Insensiblement ils effacent Dieu de leur vie. Ils se rendent incapables de comprendre les musulmans et de sympathiser avec eux. Pourtant, il faudrait être logique. Être chrétien, n'est-ce pas d'abord "Sire Dieu premier servi" ?

La charité nous oblige aussi à croire que l'amour de Dieu dépasse ce que nous pouvons en voir.

Si nous affirmons qu'hors l'Eglise il n'y a pas de salut c'est pour ajouter aussitôt que toute âme de bonne foi croyant en un Dieu rémunérateur i peut être sauvée par son appartenance invisible à l'Eglise visible du Christ.

"Ceux qui, à l'intérieur de l'Islam, sont ouverts aux rayons de cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde peuvent appartenir initialement et salutairement à l'Eglise du Christ, qu'ils combattent peut-être encore par ignorance invincible. Ils seront alors poussés à substituer progressivement la religion de l'amour à la religion de la lettre, et cela deviendra perceptible chez les meilleurs d'entre eux."⁶

Il y en aura d'autres qui seront appesantis sous le poids de la lettre. La doctrine de l'Islam sera pour eux une barrière qui les fixera, satisfaits, on un point sur le chemin du progrès spirituel. Liés par les refus de l'Islam ils se rendront incapables de comprendre même ce qu'est le progrès. De toute façon, s'il y a dans l'Islam, comme chez nous, des hypocrites, des lâches, des sensuels, des gens qui ne sont religieux que de nom, il y a aussi beaucoup d'âmes droites parfois même très pieuses. La grâce peut habiter en elles. Ne les traitons pas d'infidèles alors que toute leur vie veut être une vie de foi ; ils croient à l'unité de Dieu e à la vie éternelle, et ils ont l'exemple des hommes qui ont essayé de suivre la voix de Dieu y telle qu'ils la comprenaient, à commencer par Mahomet.

Il n'y aura pas à s'étonner de trouver dans l'Islam des figures rayonnantes de l'approche de Dieu et des cœurs assoiffés de son amour. Le contact avec les meilleurs "hadith", avec des hommes comme Ghazâlî ou Hallâj ne peut être qu'émouvant. Ceci, nous devons le reconnaître. Si nous refusons de poser des limites à l'Amour qu'est la nature même de Dieu nous ne pouvons accepter d'en mettre à son amour pour les hommes.⁷

Enfin cette même charité nous oblige à être nous-mêmes les témoins du Dieu d'amour en face des musulmans.

Ce que l'Occident doit apporter à l'Islam par les chrétiens, ce n'est pas la civilisation mécanique si ambivalente, ce n'est pas même l'organisation sociale de la sacro-sainte démocratie, c'est un témoignage sur Dieu.

Montrer par toute notre attitude, non seulement que Dieu compte dans nos vies, mais qu'il est le Tout, que le culte suprême n'est pas seulement l'affirmation de son unité, mais aussi l'irradiation de sa charité ; richesse qui accepte en elle-même "les relations" et pose ainsi "la procession" de l'Amour. Nous décrivions avoir devant le mystère de Dieu une attitude encore plus respectueuse et admirative que celle de beaucoup de musulmans. Or les manifestations de notre foi sont en général. Etriquées, encombrées de formules et d'images auxquelles nous nous arrêtons par habitude ou paresse au lieu d'en faire des degrés d'ascension.

Si nous nous disons chrétiens, c'est aussi pour aimer les hommes comme le Christ les a aimés.

⁶ Charles JOURNET, op. cit. p. 810

⁷ L'Ihsân (tendance au mieux) consiste en ceci : "Sers Dieu, comme si tu Le voyais ; car si tu ne Le vois pas, Il te voit" (Second Hadith des 40 hadith collectionnés par Nawawi). "Nul musulman n'est vraiment croyant jusqu'à ce qu'il aime pour son frère ce qu'il aime pour lui-même" (Hadith 13).

Certes, cela nous oblige à réclamer la liberté de notre vie chrétienne partout où le totalitarisme de l'Etat qu'il soit musulman ou laïc tend à l'étouffer. Notre religion n'est pas affaire individuelle, elle est appel au Royaume de Dieu à travers une église organisée, protégeant les faibles dans la foi accueillant les nouveaux chrétiens, inspirant une législation qui permette et facilite l'accès du Royaume.

La tentation est forte d'appuyer cette revendication d'arguments dont la force est autre que spirituelle. Ce fut parfois une obligation de défendre "politiquement" ce qu'une certaine politique tendait à écraser. Le danger est alors d'emprisonner sa liberté religieuse dans les filets d'une politique à intérêts humains.

Trouver une route moyenne entre celle de Charles Martel et celle de Raymond Lulle n'est pas aisé.

Le meilleur moyen n'est pas alors de discuter mais d'agir. Que notre verbe, dans le silence, se fasse chair ! Que la communauté chrétienne unie travaille avec les musulmans au bien matériel et spirituel des individus et de la société ! Ce sera faire exactement ce qu'aurait fait le Christ, c'est trouver le prochain dans celui que l'on côtoie et dont on ne partage pas la foi. Or "il y aura toujours des pauvres parmi vous". Le champ est vaste pour les œuvres communes : enseignement, assistance sous toutes leurs formes multiples ; collaboration réelle respectueuse des coutumes et des réticences, désintéressées dans ses buts, sans le racisme inconscient que donne la fierté d'une supériorité technique passagère. Des chrétiens vivant cet idéal existent. Ils sont trop peu nombreux et trop dispersés, parfois trop discutés au nom d'une prudence qui n'est pas toujours celle de Dieu.

Enfin, il y a le témoignage suprême de cet Esprit en nous, cet Esprit que l'Islam a ignoré et qui "a formé le cœur de Jésus". Il consiste à assumer dans notre prière tous ces peuples qui cherchent le Dieu d'amour sans le reconnaître, à nous les rendre, par l'affection, nôtres, de notre famille et de notre race afin d'offrir à Dieu pour eux notre sacrifice suprême uni au sacrifice du Christ. L'amour divin a poussé le Verbe à se substituer à nous dans la rédemption pour que nous-mêmes nous puissions nous substituer à nos frères dans ce qui manque de leur offrande inachevée.

Si tel était notre témoignage nul doute qu'il serait reçu comme une preuve d'amitié et non redouté comme une emprise.

Peut-être fut-ce le sens profond de la présence d'un Charles de Foucauld solitaire, un cœur rouge symbolique sur la poitrine, au milieu des terres d'Islam, silencieux jusqu'au don du Sang : manifester que le mystère de Dieu, salut des hommes est un mystère d'amour.

Quelles que soient l'attitude de l'Islam et ses tendances à notre égard, quelle que doive être notre fermeté de jugement sur la doctrine religieuse, à cause de cette attitude même et de cette fermeté, nous sommes tenus de rendre à Dieu devant les musulmans ce suprême témoignage. Bienheureuse présence qui nous oblige à un tel acte d'amour. !

Bikfaya, le 25 mars 1956
André d'ALVERNY

